Dixième Année. — N° 13 PARIS & DÉP.: 0 fr. 10 ❖ EXTÉRIEUR: 0 fr. 15 *Du 30 Juillet au 5 Août 1904*

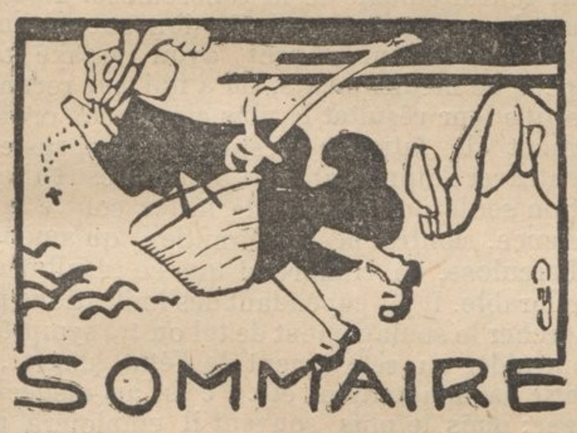
Les Temps Nouveaux

POUR LA FRANCE
Un An. . . . . 6 »
Six Mois. . . . . 3 »
Trois Mois. 1.50
Les Abonnements pris dans les Bureaux de poste paient une surtaxe.

Ex-Journal " LA RÉVOLTE "
Paraissant tous les Samedis
Avec un " SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE "

POUR L'EXTÉRIEUR
Un An. . . . . 8 »
Six Mois. . . . . 4 »
Trois Mois. . . . . 2 »
Les Abonnements pris dans les Bureaux de poste paient une surtaxe.

ADMINISTRATION : 4, Rue Broca, 4 ✣ PARIS-V^e^



Solution pacifique, **André Girard.**
La lutte contre la tuberculose et la question des sanatoriums (*suite*), **M. Pierrot.**
Dans l'Argentine, **A. Moreau.**
Des faits.
Mouvement social : France, **J. Le Gall, P. Delesalle ;** Russie ; Turquie.
Variétés : Alimentation du nourrisson (*suite*), **Dr E. D.**
Bibliographie, **J. Grave.**
Correspondances et Communications.
Convocations.
Petite correspondance.

A NOS CAMARADES DESSINATEURS

Avec ce numéro, nous inaugurons un nouvel aspect typographique du journal. Pour bien faire, il serait bon d'avoir des dessins de rechange afin de varier de temps à autre.

Nous accepterons, avec plaisir, les dessins de rubriques que l'on voudra bien nous envoyer pour l'intérieur du journal et nous ferons clicher ceux qui auront réellement un cachet artistique.

Solution Pacifique

Les révolutionnaires, qui émettent la simple opinion que la question sociale ne pourra se dénouer que par la violence, sont, on le sait, des buveurs de sang. Cette opinion, qu'ils expriment non comme un vœu, mais plutôt presque comme un regret, leur est imputée à crime, envisagée qu'elle est, de mauvaise foi, comme l'expression de leur plus cher désir.

Que de fois n'a-t-on pas entendu des phrases dans le genre de celles-ci : « Ces farouches révolutionnaires qui veulent tout mettre à feu et à sang... », ou « ces anarchistes à tous crins qui ne rêvent que plaies et bosses... » !

Donc, c'est entendu, nous sommes des ogres, des cannibales qui, par goût, repoussent systématiquement les solutions pacifiques qu'entrevoient, prédisent et préconisent nos plus édulcorés philanthropes et nos économistes les plus distingués. Et la question, en apparence si ardue, qui nous préoccupe tant, peut et doit, à leur avis, se terminer par un baiser Lamourette de toutes les classes aujourd'hui antagonistes.

Nous ne demanderions pas mieux. Mais...

Il y a un mais, qui vient d'être fort explicitement posé par les Crettiez, de Cluses.

On sait les faits. Une grève de solidarité se déclare à Cluses, parmi les ouvriers bijoutiers, par suite du renvoi de sept d'entre eux, dont ils réclament la réintégration. La grève dure depuis deux mois par l'obstination du patron à ne pas céder, quand, cependant, les choses paraissent sur le point de s'arranger sur l'intervention des autres patrons horlogers de la région. Mais le patron Crettiez, avec une mauvaise foi insigne, ajoute exigences sur exigences, comme pour rendre l'accord impossible. Une manifestation a lieu, manifestation toute pacifique, cela a été prouvé. On se porte devant la maison du patron récalcitrant. Les fils de celui-ci tirent sur la foule des coups de fusil, tuent trois manifestants dont une femme et un enfant, et en blessent une centaine d'autres.

Cet acte est la manifestation éclatante des sentiments que la bourgeoisie nourrit à l'égard de la classe ouvrière.

Car il ne faut pas s'y tromper. Les tirades émues, les protestations d'intérêt touchant « l'intéressante classe ouvrière » qui s'épanouissent autour des livres en « chose » de poule de philanthropes suaves ou de verbeux politiciens sont, — sauf de *très*, *très* rares exceptions — parade, snobisme ou flagornerie intéressée. La mentalité bourgeoise et la mentalité ouvrière sont inconciliables. Un abîme les sépare.

Il faut avoir vécu dans l'intimité de la bourgeoisie, avoir eu tout loisir pour l'étudier dans tout son abandon, pour savoir quelle aversion, quel dégoût même elle ressent pour cette classe à qui elle s'estime bien supérieure. Ces philanthropes à la générosité facile, à la poignée de main si libéralement octroyée à l'ouvrier qu'ils appellent « mon brave », il faut les entendre, entre la chartreuse et le cigare, dans l'épanchement de leurs confidences dont la sincérité s'épanouit aux chauds effluves d'une plantureuse digestion. Il faut admirer ces belles madames, patronnesses de ventes charitables, visiteuses de pauvres, il faut les voir minauder, papoter, jacasser, en leurs boudoirs douillets, affecter des pâmoisons de pécores dégoûtées lorsqu'elles parlent d' « ouvriers ». Oh ! ce mot « ouvrier », il faut l'entendre prononcer par une bouche bourgeoise ! Quelle morgue, quelle arrogance se trahissent dans son inflexion ! Il siffle entre les lèvres dédaigneusement plissées, et tombe, cinglant comme un outrage, comme un crachat.

L'antagonisme qui sépare ces deux classes est irrémédiable.

Mais l'obstacle à une réconciliation rêvée ne vient pas — que l'on s'en convainque bien ! — du côté de la classe humiliée et dépossédée. Car si l'ouvrier fronde assez volontiers ou larde de brocards le bourgeois par trop fastueux qui passe, faisant des « magnes », si parfois aussi il se fâche et fait de la casse à tort et à travers, en revanche quelle bonne volonté, quelle déférence et quel dévouement même ne manifeste-t-il pas, la plupart du temps, à l'égard de celui qu'il croit, au fond, supérieur à soi ! Une séculaire empreinte de servitude et d'obéissance le plie encore, sans qu'il en ait conscience, à une humilité révoltante. Débonnaire, bien intentionné, crédule et naïf, c'est, vis-à-vis de son maître, un grand enfant qu'un mot, un geste, un sourire esquissé à propos aura le don de combler d'une inaltérable reconnaissance.

De la part de son ennemi, il en va autrement. Maître, il entend rester maître en tout et pour tout. Il a pour l'ouvrier la haine du spoliateur envers le dépossédé. Et cette haine est irréductible, car elle est faite de peur, la peur d'une contrainte à la restitution. Ce n'est que forcé, tout moyen dilatoire épuisé, qu'il consent à des concessions.

C'est par lui, par son entêtement à refuser toute réparation du préjudice que son appropriation injuste cause à la classe adverse, par son obstination à maintenir — par cette appropriation — la séparation de l'humanité en deux classes, que la solution pacifique de la question sociale est utopique. Ce n'est pas au dépossédé — lui qui a tout à gagner — qu'il faut faire le reproche de la rendre impossible. C'est au

Source gallica.bnf.fr / CODHOS

spoliateur qui, lui, pense avoir tout à perdre.

Les coups de fusil de Cluses l'auraient confirmé une fois de plus — si c'eût été nécessaire.

André Girard.

LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE

ET LA

QUESTION DES SANATORIUMS

(*Suite*) (1).

Je me suis étendu un peu longuement sur la description d'un sanatorium. Puisqu'on a présenté ces établissements comme les seuls endroits où l'on peut guérir de la tuberculose, il m'a bien fallu montrer ce qu'était un sanatorium et en quoi consistait le traitement qu'on y emploie.

Mais pour pouvoir juger de la lutte antituberculeuse et des moyens proposés, il faut encore expliquer ce qu'est la tuberculose, quelles sont ses formes et ses localisations.

La tuberculose est une affection causée par un microbe, le bacille de Koch. Elle s'attaque à différents organes, par exemple, aux ganglions, aux os, aux articulations, aux méninges, à l'intestin, etc., enfin au larynx, aux plèvres, aux poumons.

Les tuberculoses ganglionnaires et osseuses sont plus fréquentes dans l'enfance. Dans le premier cas il peut y avoir simplement du gonflement des ganglions, ordinairement ceux du cou, que l'on peut sentir sous le doigt, ou même qui apparaissent à la vue, déformant ainsi la région. Les ganglions peuvent rester indéfiniment à ce stade, et souvent ils rétrocèdent d'eux-mêmes ou encore mieux avec un traitement approprié. Ce traitement consiste en une hygiène convenable : alimentation substantielle et surtout grand air ; l'air maritime dans ce cas est excellent et convient merveilleusement à cette forme. Il existe des sanatoriums marins pour les enfants lymphatiques et scrofuleux, c'est-à-dire atteints de tuberculose ganglionnaire (2). En dehors de l'air marin, du soleil, l'hydrothérapie est ici très utile (frictions, douches, bains salés), et surtout la propreté : non seulement la propreté des mains et de la peau, mais celle de la bouche et principalement des fosses nasales et de l'arrière-gorge.

Je ne veux pas parler du traitement interne, des médicaments usités, ce n'est pas ici le lieu. Mais il arrive que les ganglions enflammés peuvent se ramollir ; il en résultera la formation d'abcès froids (humeurs froides). Le traitement général est le même ; du traitement local je ne parlerai pas non plus, me bornant à dire que la guérison locale et la cicatrisation seront d'autant plus promptes que l'état général sera meilleur, c'est-à-dire si les règles d'hygiène mentionnées plus haut peuvent être appliquées intégralement.

Le traitement est semblable pour les tuberculoses osseuses et articulaires. L'exemple qu'on pourrait en donner comme type est la coxalgie, c'est-à-dire la tuberculose de l'articulation de la hanche. Qui n'a pas vu ces enfants qu'on promène au grand air, couchés et immobilisés dans de grandes voitures ?

Il y a eu une époque, au commencement de l'ère de l'antisepsie, où l'on a usé et abusé des interventions chirurgicales vis-à-vis des tuberculoses ganglionnaires et osseuses (extirpation, curettage, grattages, etc.). Je n'ai pas l'intention de me lancer dans une critique de thérapeutique chirurgicale : je *constate* simplement que les méthodes sanglantes ne sont appliquées qu'à un nombre de cas relativement restreints et qu'on tend de plus en plus à s'en tenir au repos avec immobilisation (s'il s'agit de lésions articulaires), aidé du grand air, de l'air marin surtout. L'Assistance publique possède à Berck un établissement pour les enfants spécialement atteints de lésions osseuses.

Les lésions ganglionnaires, osseuses et articulaires sont considérées comme étant ordinairement assez bénignes, je veux dire qu'elles sont assez facilement suivies de guérison (guérison laissant souvent des cicatrices, des ankyloses, des déformations) si le traitement hygiénique peut être suffisamment prolongé et assez tôt institué, si le terrain est assez résistant, etc. Mais il faut bien savoir que toute lésion tuberculeuse, si bénigne qu'elle soit (lupus ou tuberculose de la peau, tuberculose ganglionnaire ou osseuse, pleurésie, etc.), peut être le point de départ d'une généralisation aiguë (granulée) qui emportera le malade en quelques semaines, sans qu'un traitement efficace puisse intervenir. Tout foyer tuberculeux peut, d'autre part, donner naissance à une nouvelle localisation de la maladie sur un autre point du corps.

Les organes ordinairement atteints par cette infection secondaire sont les *poumons*. Le péril est d'autant plus grand que le foyer tuberculeux initial est encore en période d'activité. (Exemple : fistule anale, tuberculose testiculaire, lupus, abcès froids quelconques, etc.) Mais ce péril existe avec de vieilles lésions, en apparence éteintes. Les anciens pleurétiques, par exemple, sont fortement exposés à finir *poitrinaires*. La *pleurésie* simple, l'inflammation de l'enveloppe du poumon est, en effet, dans le plus grand nombre des cas, de nature tuberculeuse. Elle peut être considérée comme une affection le plus souvent bénigne ; mais même après sa guérison, elle est dangereuse par ses conséquences. Je dois ajouter que pour qu'une vieille lésion tuberculeuse, en apparence guérie, puisse entraîner par la suite l'éclosion d'un processus tuberculeux, aigu ou chronique, il faut que l'organisme soit affaibli par une cause quelconque, fatigue, surmenage (quelquefois grossesse chez la femme), mauvaises conditions de vie.

***

La forme de tuberculose la plus fréquente, surtout après la puberté, est la forme pulmonaire ou phtisie. Elle peut être contractée par contagion directe, ou, comme nous l'avons vu, elle peut être la suite d'une autre lésion tuberculeuse. Il existe une forme rapide, la phtisie subaiguë ou galopante, emportant les malades en quelques mois, contre laquelle le médecin est pratiquement impuissant. Elle s'attaque de préférence aux jeunes gens (entre 15 et 25 ans) ; la moindre résistance de l'organisme (puberté, croissance rapide, etc.) en est la cause.

Les cas les plus nombreux de tuberculose pulmonaire appartiennent à la forme chronique (phtisie chronique). Ce sont les malades qui en sont atteints qu'on appelle dans le public des poitrinaires.

La maladie évolue lentement, quelquefois d'une façon régulière, ordinairement avec des intervalles d'amélioration plus ou moins longs ; elle aboutit le plus souvent à la mort au bout de quelques années (quelques mois dans les cas rapides, 2 ans en moyenne dans la classe ouvrière, 5 ou 6 ans ou beaucoup plus chez des gens placés dans de meilleures conditions).

La maladie s'annonce par la perte des forces, un peu d'amaigrissement, s'accompagnant quelquefois de troubles dyspeptiques (troubles de la digestion). Le malade a de la toux sèche sans expectoration, parfois des sueurs pendant la nuit ; il existe dans quelques cas de l'élévation de température dans la soirée. Dans cette première période (phtisie au 1er degré), la maladie est très difficile à reconnaître. Un examen médical soigneux et une auscultation très attentive peuvent seuls mettre sur la voie. Dans certains cas, le diagnostic se trouve facilité par l'apparition d'un crachement de sang (hémoptysie).

Plus tard apparaissent les crachats, crachats jaunes verdâtres, épais, contenant les fameux bacilles. Alors la tuberculose pulmonaire est « *ouverte* » en communication avec les bronches, donc contagieuse. La toux est grasse. Le dépérissement s'accentue ; ce dépérissement aboutit plus tard à la maigreur extrême et à l'épuisement. L'expectoration est de plus en plus abondante, et le malade souffre d'étouffements (dyspnée). La mort arrive par consomption, à moins d'un incident (grippe, par exemple) ou de complications (tuberculose laryngée ou méningée) qui précipitent les événements.

***

Dans la forme pulmonaire, comme dans les autres formes de tuberculose, le traitement consiste à relever les forces de l'organisme, pour lui permettre de lutter victorieusement, si c'est possible, contre la maladie. C'est là, en effet, tout le traitement de la tuberculose. Nous ne possédons contre cette affection aucune médication spécifique. Après avoir essayé toute espèce de médicaments, on a fini par reconnaître que leur résultat le plus clair était ordinairement de fatiguer l'estomac (dyspepsie) et d'entraver l'alimentation. Comme c'est l'alimentation seule qui permet de lutter contre la déchéance, contre la consomption qu'amène la tuberculose, on comprend que ce résultat était déplorable. Il y a cependant des indications pour chercher le soulagement de tel ou tel symptôme, pour aider au relèvement de l'état général, ralentir la dénutrition, etc. ; c'est au médecin à juger ; mais le plus souvent il emploiera pour l'administration médicamenteuse la voie sous-cutanée (piqûre). — Somme toute, on peut dire que toute la médication de la tuberculose se réduit à l'hygiène : repos, grand air et nourriture abondante.

Cette thérapeutique a d'autant plus de chances de succès qu'elle est appliquée plus tôt, par exemple pendant le premier degré de la phtisie. A la seconde période, elle est le plus souvent inefficace ; à la troisième (période terminale), elle est nulle. Mais la guérison, quand elle est obtenue, ne peut se maintenir que si le traitement peut être continué pendant très longtemps (deux ans environ). Ce qui n'empêchera pas d'ailleurs l'ancien malade de retomber, s'il se trouve de nouveau placé dans de mauvaises conditions (insalubrité du logement ou de l'atelier, surmenage, privations, etc.).

Il faut tenir compte aussi du plus ou moins grand degré de résistance des malades, ce qui est le résultat de l'hérédité et aussi des bonnes conditions dans lesquelles se sont faites la croissance et l'éducation.

(*A suivre.*) M. Pierrot.

(1) Voir le n° 12.

(2) Le lymphatisme et la scrofule sont d'anciens termes qui ne correspondent plus tout à fait aux idées actuelles. Si les manifestations dites scrofules appartiennent communément à la tuberculose, le lymphatisme n'indique qu'une tendance à la réaction ganglionnaire assez fréquente chez tous les enfants. Cependant, pour le public, les deux termes sont à peu près synonymes et on désigne dans le langage usuel, sous le nom de lymphatiques, des enfants affaiblis, candidats à la tuberculose.

DANS L'ARGENTINE

Une période historique ne peut véritablement s'apprécier, se qualifier, qu'après un certain temps écoulé, pendant lequel on aura palpé, jugé les résultats, la valeur du travail accompli. De quel nom se caractérisera notre époque de si rapide transformation, où tout se modifie, où toutes les manifestations, de quelque ordre soient-elles, sont empreintes de la marque progressive, dont l'impulsion se manifeste à chaque nouvelle circonstance, de plus en plus accentuée ?

L'homme entraîné dans cette ascension con-

tinuelle des découvertes scientifiques, dans cette évolution unique dans les annales de l'humanité ; où chaque jour ajoute un fait nouveau aux connaissances acquises ; se trouvant fatalement dans l'obligation de s'orienter sans cesse dans ce milieu toujours progressant ; acquiert par cette accommodation constante qu'il est obligé de soutenir pour la vie, une conception plus vaste du mouvement général des nations, de la solidarité existant entre elles, de leur rouage social : lequel étreint les uns, le grand nombre, favorisant la minorité qui l'exploite.

Déjà, le point de démarcation, fixé, soit par des conventions mercantiles, le plus souvent par la force, par la force brutale des armes, dont le mercantilisme est encore le but, — la frontière,—tend à disparaître; elle est minée par le mélange des populations de plus en plus facile ; elle est menacée, attaquée par tous les penseurs, les hommes sensés démontrant par la plume, par la parole, que ces divisions factices que le préjugé maintient, devront disparaître devant l'humanité consciente, convaincue que notre seul ennemi est celui qui se dit notre maître !

Le dogme politique ou religieux devant être accepté et non discuté, se trouve frappé mortellement du jour où l'on se demande sa raison d'être !

La vapeur, l'électricité sillonnant en tous sens le monde moderne, ouvrant partout de nouveaux débouchés à l'activité humaine, développent simultanément tous les points du globe. Les peuples épars sur la planète s'élèvent presque d'un pas égal et bientôt il n'y aura ni vieux, ni nouveaux continents, mais une humanité éclairée, appliquant son savoir au bien-être général, reliant les fonctions entre elles, pour la plus grande harmonie des conditions d'existence, universalisant les conceptions, déterminant chez les différents peuples, en dépit de leurs tendances locales, de l'influence directe du milieu respectif, — une allure vers l'avenir tendant de plus en plus à la similitude, à une convergence commune vers l'affranchissement, non de tel ou tel groupe, mais de l'homme. Fantaisie, erreur, optimisme, utopie, diront peut-être beaucoup, se retranchant derrière les « Toujours », les « Jamais », ces deux affirmations d'un emploi si facile, dont le moindre défaut est de n'avoir aucune signification. Et pourtant la constatation est simple, la démonstration facile.

La République Argentine, pour ne prendre qu'un exemple, dont l'histoire nationale ne remonte pas au delà de 1810, ayant mis à profit, à cette époque, l'invasion de Napoléon Ier en Espagne, dont le désarroi bien accentué déjà fut au comble ; — après avoir successivement traversé les périodes les plus diverses, depuis la dictature cruelle et sanguinaire du célèbre Rosas, jusqu'à la forme présente, qualifiée « République représentative fédérale », dont le gouvernement se compose : d'un président élu pour 6 ans, ses ministres, un Sénat, une Chambre des députés — nationale — car le même rouage est répété quatorze fois, chaque province ayant le même contingent de législateurs, moins le président, qui est « un » ; plus 10 « gobernaciones » qui sont des divisions territoriales n'ayant pas encore mérité le titre de province, à cause de leur nombre insuffisant d'habitants. Ceci quant à la forme politique, qui certes ne manque pas de complications, laquelle a pour réel avantage de procurer des places aux rongeurs de budget et leurs séides, qui comme partout sont légion. — Toutes ses petites frontières internes sont autant de forteresses derrière lesquelles se retranchent ces roitelets, taillant, rognant, vivant du travail d'autrui, comme tout gouvernant qui se respecte.

Le caractère du criollo, ou plus communément « du fils du pays », est le *dulce farniente*, ce qui favorisa considérablement l'introduction et l'installation étrangères.

Avant le grand mouvement migratoire qui fit converger de tous les points de l'Europe, mais particulièrement de l'Europe latine, la quantité d'individus qui aujourd'hui détermine une allure particulière spéciale à toute grande agglomération cosmopolite, la vie était relativement facile, les conditions économiques du pays n'étant pas encore bien élaborées ; tout se passait en famille, les uns donnant facilement, les autres recevant de la façon la plus naturelle.

Mais la civilisation pénétrant avec son cortège d'avantages et de maux, organisa peu à peu la propriété, des étendues immenses furent données aux uns et aux autres, ou, plus simplement, les maîtres d'alors se partagèrent les terres encore incultes, escomptant à l'avance la valeur, en réalité fictive, que la spéculation devait un jour leur donner. La fortune privée s'organisa, les barrières s'élevèrent entre ces diverses *acquisitions*. Et le cavalier qui, la veille, franchissait l'espace sur la terre d'Amérique, se trouva le lendemain chevaucher sur la propriété de tel ou tel. Quant à lui, il n'aurait désormais plus rien, que ce qu'il pourrait acheter. Tout était pris !

Les étrangers apportèrent avec eux l'industrie, les chemins de fer, les capitaux : l'exploitation s'organisa à l'européenne, et nous sommes, actuellement, après cette courte période nationale, arrivés déjà à une situation équivalente au vieux monde dont elle émane.

Les propriétaires, les industriels, en un mot, ceux qui détiennent, possèdent, exploitent, auxquels se louent ceux dont l'unique ressource est le salaire, que les mêmes considérations économiques réduisent comme partout au minimum, sont les maîtres de la situation.

Mais tant il est vrai que les mêmes causes reproduisent les mêmes effets, les idées de revendication pénétraient avec les capitaux exploiteurs. Le livre, le journal, le télégraphe surtout, dont l'action plus rapide détruit la distance, effaçant de la pensée la séparation, fait revivre les hommes des deux hémisphères dans une communion d'idées.

C'est la force moderne, la force intellectuelle, que nul potentat, nulle restriction ne peut atteindre ; elle passe, pénètre partout, invisible, et pourtant cette force anonyme, tous les jours accomplit son œuvre niveleuse, dont le flux irrésistible emporte les fureurs séniles de l'autoritarisme.

Ces conditions font, qu'aujourd'hui, la question économique est nettement posée des deux côtés de l'équateur, et les difficultés pour atteindre la solution se dressent comme autant d'entraves sur le chemin à parcourir. Lois restrictives sur les réunions, les associations, seront présentées par le gouvernement, de libres qu'elles étaient, seront ou non autorisées, et nous verrons dans quelles conditions.

La liberté ! ce mot dont l'usage est si général : depuis la congrégation qui réclame en son nom, jusqu'à l'idéal philosophique le plus élevé, et dont s'agrémentent les discours des trônes, monarchiques et républicains actuels, les péroraisons ampoulées des quêteurs de popularité, les constitutions, n'est et ne sera en réalité qu'un mot, un simple mot, tant que les conditions économiques n'auront cessé d'être spoliatrices du travailleur qui seul produit la richesse sociale, que la légalité de notre organisation dépossède, ne lui laissant, sous forme de salaire, que les moyens d'entretenir tant bien que mal, sans sécurité, sans appui que lui-même, sa machine humaine, indispensable complément de la machine d'acier.

La liberté constitutionnelle ne subsiste que jusqu'au jour où son application est jugée préjudiciable à ceux qui gouvernent, qui logiquement sont les représentants, les défenseurs désignés de ceux qui détiennent la richesse sociale.

Les peuples anciens, comme les nouveaux, ne peuvent avoir de liberté qu'en raison de l'équité, de la justice qu'ils auront su établir dans leurs mœurs, dans leurs rapports, dans leur moralité.

Dans notre ordre social, est-il besoin de le dire, sans solidarité, où l'individu n'a d'autre perspective que lui-même, ne concevant que son bien propre, divisé en classes aux intérêts distincts, antagonistes.

Toute la gamme des exploiteurs, depuis le marchand, le prêtre, le juge, le soldat et leurs dérivés, ont une conception de leur liberté réciproque bien différente de celle que nous concevons pour tous. Ils ne cessent d'en parler, s'en réclament quand leurs privilèges sont menacés.

C'est en son nom que les moines de toutes robes protestent actuellement en France.

C'est en son nom qu'ils protestèrent ici, il y a deux ans, lorsque fut présentée à la Chambre une loi établissant le divorce.

La simple constatation de leur œuvre suffit à démontrer le peu de rapport existant entre leur influence et la liberté.

L'instruction qu'ils donnent, l'éducation spéciale par laquelle ils déterminent la concentration de l'esprit, de toute l'énergie organique de l'individu, sur un seul point — le culte et ses pratiques — a pour conséquence le déséquilibre psychique le plus complet.

Plus de contrastes, plus de diversités d'où naissent les comparaisons, plus d'autres pensées que celles établies par les mômeries religieuses, absorbant d'autant plus toutes idées divergentes, que par son action elle élimine tout raisonnement, tout jugement ; réduisant le croyant à l'état d'inconscience, érigeant en principe l'obéissance, brisant tous ressorts, détruisant toute initiative.

Les hommes, à cet état d'abêtissement, ne sont plus qu'un troupeau à la merci de ceux qui les y ont réduits : ils sont prêts pour l'exploitation. Qu'ont-ils de commun avec la liberté ?

Rien, absolument rien, car la leur est édifiée sur l'asservissement du peuple.

Malgré que la constitution argentine soit une des plus amples, sinon la plus large, la plus ouverte où (selon la lettre) tous les hommes sont égaux, le pouvoir clérical, vieil héritage de la domination espagnole, et son complément, l'Etat capitaliste, ont encore trop de forces pour que ces principes ne soient que des paroles généreuses, qui n'ont pu pénétrer dans les mœurs.

A. MOREAU.

****

Le ministère des finances vient de dresser la statistique des successions déclarées l'an dernier.

Les 399.164 héritages déclarés à l'enregistrement avaient une valeur de 5.320 millions. Déduction faite du passif, l'actif net soumis aux droits s'est trouvé ramené à près de 5 milliards — exactement 4.923.948.060 francs pour 386.032 successions.

Voici le tableau où ces successions sont classées suivant leur importance en 13 catégories :

			Nombre	Sommes
De	1 à	500...	121.558	32.981.111
De	501 à	2.000...	105.597	136.444.987
De	2.001 à	10.000...	102.800	508.509.857
De	10.001 à	50.000...	41.847	903.353.842
De	50.001 à	100.000...	7.079	487.463.396
De	100.001 à	250.000...	4.423	687.203.062
De	250.001 à	500 000...	1.525	525.158.460
De	500.001 à	1.000.000...	706	498 195.626
De	1.000.001 à	2.000.000...	353	494.298.934
De	2.000.001 à	5.000.000...	119	361.886.336
De	5 000.001 à	10.000.000...	17	133.043.425
De	10.000.001 à	50.000.000...	7	104.774.564
Au-dessus de 50 millions.....			1	50.634.460
		Totaux.....	386.032	4.923.948.060

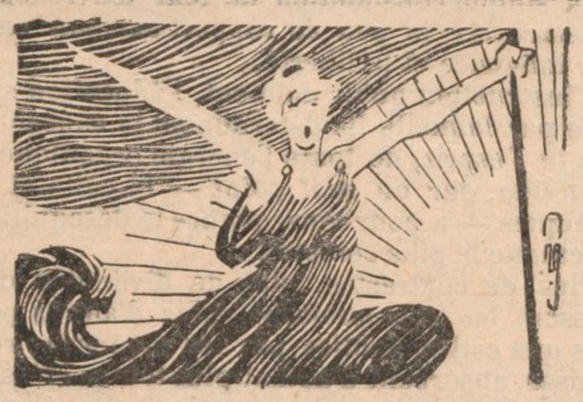
Il résulte des chiffres précédents qu'il est décédé en France l'an dernier 497 millionnaires, puisque 497 successions supérieures à un million ont été déclarées.

La succession de 50 millions 634.460 francs est celle de M. Arthur de Rothschild.

Ces chiffres sont assez éloquents par eux-mêmes et nous dispensent pour aujourd'hui de les commenter longuement.

Cette unique succession de 50 millions — et l'on dit partout que c'est là un chiffre très réduit pour éviter de payer des frais de succession — dépassant à elle seule les 121.558 petites successions, dit assez combien la fameuse *Egalité* qui s'affiche sur tous nos monuments est fausse.

Et ces 497 millionnaires qui crèvent dans une seule année, montrent aussi combien les travailleurs doivent suer pour faire des rentes à tous ces parasites. Ces chiffres méritent peut-être un examen plus détaillé. Nous tâcherons tout de même d'y revenir.



MOUVEMENT SOCIAL

France.

Mouvement ouvrier. — Plus que jamais la lutte ouvrière se poursuit avec une acuité surprenante, et le journal n'y suffirait plus s'il fallait, chaque semaine, relever dans leurs détails, une partie seulement des faits principaux qu'elle entraîne.

La semaine dernière, nous n'avons pu que signaler sans nous y étendre, la tragédie de Cluses. Girard se charge, d'autre part, de tirer les enseignements que comporte une telle mentalité patronale; je me contenterai donc d'exposer rapidement les faits, qui, du reste, parlent assez haut par eux-mêmes.

Par suite de la facilité d'obtenir la force motrice, produite par la « houille blanche », toute une partie de la Savoie a été gagnée à l'industrie et dans plus de quinze gros villages, dont Cluses est justement un des principaux, l'industrie de l'horlogerie est à peu près la seule ressource de la contrée.

Près de 20.000 habitants en vivent, ou plutôt en crèvent, à faire la fortune d'un certain nombre d'exploiteurs. Rares sont les salaires supérieurs à 80 francs par mois et il n'est pas rare de voir des femmes travailler pendant quatre semaines pour arriver à toucher 25 à 30 francs. Tout un système est de plus organisé pour que ces travailleurs touchent le moins d'argent possible et des *économats* tenus par les patrons ou leurs séides, se chargent de produire de nouveaux bénéfices patronaux.

Malgré une situation aussi précaire, un syndicat, vu de suite d'un mauvais œil par le patronat de la région, fut fondé il y a quelque temps. Cependant, c'est une cause politique qui a mis le feu aux poudres et fait éclater la grève. En effet, lors des dernières élections municipales, les ouvriers de Cluses formèrent et soutinrent une liste ouvrière opposée à la liste « réactionnaire » des patrons, d'où grande fureur de celui qui est le véritable provocateur de la tuerie qui a ensanglanté Cluses, du patron Crettiez, qui renvoya sept de ses ouvriers les plus actifs coupables d'avoir combattu sa liste. Ce que voyant, leurs camarades firent cause commune avec eux et la grève fut déclarée. Pendant près de deux mois les ouvriers luttèrent; mais, inébranlable, autoritaire et vindicatif, l'exploiteur Crettiez ne voulut rien entendre. C'est en vain qu'ayant répondu aux ouvriers que le travail manquait, ceux-ci, à condition que tous travailleraient, demandèrent de réduire les heures de travail. Peine inutile, car le but de cet exploiteur type était bien de les affamer.

C'est dans ces conditions que le 12 juillet dernier, les ouvriers des autres communes des environs de Cluses firent cause commune avec leurs camarades et que la grève fut générale dans la région.

Bien entendu, le gouvernement envoya des troupes, non à ces ouvriers « républicains » qui avaient en somme combattu les « réactionnaires », pour faire appliquer la devise républicaine de *Liberté*, mais bien aux patrons réactionnaires contre les ouvriers.

Malgré l'envoi de la troupe et mille autres provocations, la situation restait plutôt « calme » et les ouvriers horlogers ne semblaient pas vouloir devenir des révoltés bien méchants. Quelques vitres avaient bien été démolies de-ci de-là, au cours des manifestations, mais c'est à peu près les seuls « actes » auxquels s'étaient livrés les grévistes.

Mais arrivons au drame.

Le lundi, 18 juillet, dans la soirée, les grévistes résolurent de faire une manifestation à travers la petite ville; très légalitaires, les manifestants en demandèrent l'autorisation au maire, qui l'accorda. Au chant de l'*Internationale*, la manifestation se déroulait aussi « pacifique » que l'aurait désirée un député socialiste, lorsque arrivés sous les fenêtres de l'usinier Crettiez, tout à coup et sans que l'on sût exactement d'où cela partait, des coups de feu furent tirés.

Décrire l'émotion et la panique qui s'ensuivit parmi les manifestants, est chose presque impossible. La fusillade, malgré les cris de douleur, continuait toujours, et plus de quarante coups de fusil furent tirés. Résultat : cinq morts et près de cent blessés, dont quelques-uns grièvement.

Le premier moment de stupeur passé, l'on constata que c'étaient les quatre fils Crettiez qui, en bons rejetons d'exploiteurs, s'étaient offert, aidés d'un de leurs amis, cette belle tuerie.

Les autorités entrèrent dans la maison — gardée militairement — et cherchèrent à mettre en arrestation les assassins qui, leur coup fait, avaient été se cacher dans une cave, par où ils espéraient s'enfuir.

Bien leur en avait pris, car, exaspérés, fous de rage, ce que l'on comprendrait à moins, les grévistes rompant le cordon de troupe qui gardait l'usine, se précipitèrent dans celle-ci, à la recherche de leurs assassins. Ne les trouvant pas, ils tournèrent leur fureur sur le matériel qui fut mis en pièces, et quelques instants après, l'usine flambait.

Devant l'attitude des grévistes, force fut aux autorités de laisser flamber l'usine, et ce ne fut que le soir que l'on put pénétrer dans les décombres, pour savoir ce qu'étaient devenus les auteurs du massacre.

Les autorités trouvèrent trois des fils Crettiez cachés dans une cave, le quatrième s'était enfui.

Il fallut, bien entendu, les faire sortir sous la protection des gendarmes et à la faveur de la nuit pour les protéger contre la légitime exaspération de leurs victimes.

Ils sont à présent à la prison de Bonneville, où leur frère qui s'était enfui est venu les rejoindre, ainsi que l'ingénieur Vemflet, leur ami et complice.

Tels sont, aussi fidèlement rapportés que possible, les faits qui se sont passés dans la petite ville de Cluses, aujourd'hui aussi tristement célèbre que Fourmies.

***

Aujourd'hui, le travail est repris à Cluses, les autres patrons qui sont eux aussi bien un peu cause de ce qui est arrivé, sont subitement devenus plus conciliants. Les ouvriers de l'usine Crettiez sont répartis dans les autres ateliers de la localité.

Restent les victimes et leurs familles. La Confédération a fait paraître, distribuer et afficher à profusion deux énergiques manifestes faisant appel à la solidarité ouvrière.

A Paris, le jour des obsèques des victimes, les bannières rouges flottaient à la Bourse du travail et une large écharpe de crêpe portant au milieu: *Le prolétariat aux victimes de Cluses*, a barré le monument sans que Lépine ait osé faire intervenir ses sbires.

***

Presque à la même heure où les fils Crettiez effectuaient leur sanglant exploit, à Casamène, dans les environs de Besançon, les ouvriers graveurs en boîtes de montres, en grève depuis quelques jours, manifestaient dans les rues.

Comme ils passaient devant la propriété de leur exploiteur, le sieur Cattin, ils furent accueillis par deux coups de fusil chargé à plomb.

L'un des manifestants, Chetelat, a été blessé.

Le patron a été mis en état d'arrestation.

C'est bien une lutte sanglante que semble vouloir provoquer le patronat. Peut-être ne tardera-t-il pas à le regretter.

***

Brest, 25 juillet. — Le remue-ménage recommence. C'est maintenant à Kérinou-Lambezellec que la grande famille exerce ses petits talents au profit des actionnaires. Kérinou est une commune touchant Brest; c'est là qu'est l'usine électrique des tramways. Depuis trois jours la Compagnie réussit à faire circuler deux ou trois voitures sur une petite partie de la ville, grâce à une formidable escorte de gendarmes et de soldats et au concours d'une demi-douzaine de sacripants racolés dans les campagnes environnantes. Ceux-ci sont nourris et logés à l'usine; rien n'est trop cher pour eux : plats fins et champagne récompensent leur ignoble conduite.

Cependant tout ne va pas au gré des actionnaires, car les fils sont endommagés sur presque toute l'étendue de la ville. Aussi voudraient-ils se venger dans le sang des ouvriers. A la rentrée des voitures, hier soir, à 6 h. 1/2 (avant la nuit, par prudence), les grévistes, aidés par la population qui leur est entièrement sympathique, s'en furent conspuer les traîtres. Le fameux Thévenay, le chef dont les employés demandent le renvoi, cause de la grève, celui qui trouve le moyen d'infliger autant d'amendes que de solde aux ouvriers, s'en vint sur la porte narguer la foule. Celle-ci, furieuse, l'invectiva; ce fut prétexte à sortie des soldats, dragons, gendarmes qui logent à l'usine et qui s'en donnèrent à cœur joie pendant une heure, chargeant, bousculant, écrasant grévistes et habitants sans distinction d'âge ni de sexe. Ce fut une deuxième édition en petit de la soirée du 8 juillet, moins les coups de revolver. Un homme eut le visage balafré d'un coup de sabre. Les chevaux rentraient dans les boutiques; le lieutenant en voulant sabrer blessa grièvement son cheval. C'était d'une férocité révoltante. Aussi furent-ils accueillis d'une grêle de pierres. Deux hommes furent arrêtés puis relâchés devant la colère des camarades. Enfin, à 8 h. 1/2, Sa Majesté Tourel, sous-préfet, fit son apparition et avec son air bonasse, d'ami de l'ouvrier, fit rentrer la troupe, parlementant avec la foule. Il fut accueilli par des huées; puis il fit rentrer les grévistes, quelques conseillers municipaux de Lambezellec et une délégation de la population, salle du Châtelet, où on discuta les revendications des employés. Les habitants réclamèrent instamment le renvoi de Thévenay, ne répondant pas du calme, vu la surexcitation des grévistes contre cet individu qui, l'année dernière, tira plusieurs coups de revolver sur des gens qui lui reprochaient son ignominie et qui fut déjà chassé de deux villes pour faits semblables. Le préfet *promit* de faire son possible; ce lui serait cependant facile, les quatre municipalités : Brest, Saint-Pierre, Saint-Marc, Lambezellec, demandant l'expulsion de ce saligaud par sécurité publique. Mais la Compagnie se fait tirer l'oreille, l'individu ayant, dit-on, un engagement assuré par un fort cautionnement. En tout cas, les grévistes sont décidés à la résistance; ils sont d'ailleurs appuyés par toute la population.

Les plâtriers ont repris le travail avec 0 fr. 25 d'augmentation pour la plupart. Ils auraient eu 0 fr. 50 s'ils avaient été plus énergiques. Un bon point pour le calme.

Toujours les verdicts de classe : un camarade interpelle jeudi soir des soldats, leur reprochant leur conduite; appréhendé par une douzaine d'agents, il est arrêté, passé à tabac et condamné le lendemain sans témoins ni instruction à quatre mois de prison avec sursis; et la série continue.

Toujours des troupes, patrouilles et vexations policières.

J. Le Gall.

Dernière heure. — La grève des tramways est terminée.

***

Un bourgeois nommé Boyer, docteur de son métier, au lieu de soigner ses malades, a, dans une conférence !! intitulée *Socialisme et Anarchie*, tenté d'endormir les malheureux exploités de Brest. Leur action énergique et décisive gêne sans doute ses ambitions.

Nous aurons probablement à reparler de cette tentative de diversion que veulent essayer, à l'abri de théories plus ou moins socialistes, quelques gavés bourgeois, ce médecin en rupture de malades en tête.

Camarades de Brest, méfiez-vous de ces faux intellectuels ! Faites vos affaires vous-mêmes.

***

Après ceux de Toulouse, Limoges, Béziers, Perpignan, Cette, Montpellier, etc., les garçons de café de Bordeaux, après une courte grève, viennent d'ob-

tenir satisfaction et il a été fait droit à leurs principales réclamations sur les bases suivantes :

1° Les frais sont supprimés, mais les patrons pourront prélever une somme mensuelle de 5 francs pour la casse.

2° Le tronc sera la propriété exclusive du personnel.

3° Le port de la moustache est facultatif.

4° Indemnité quotidienne de 2 francs pour les garçons de salle qui ne sont pas nourris dans la maison.

C'est une première victoire.

Tout de même il est curieux de constater, 115 ans après la prise de la Bastille, que des travailleurs soient encore obligés de réclamer « le port facultatif de la moustache ».

Vraiment le progrès ne va pas vite.

A Morlaix, grève des ouvriers maçons et manœuvres qui réclament : les maçons, qui sont payés 3 francs et 3 fr. 25 par jour, demandent une augmentation de salaire d'un franc ; les manœuvres, payés 2 fr. 25 et 2 fr. 50, demandent 50 centimes d'augmentation.

Ces malheureux, comme l'on voit, ne sont pas trop exigeants et ce ne sont pas leurs réclamations qui amèneront la révolution que montre tout bourgeois lorsqu'une grève se produit.

Bien entendu, Messieurs les entrepreneurs de bâtiment de la ville refusent toute augmentation de salaire et menacent de fermer leurs chantiers si les ouvriers ne reprennent pas immédiatement le travail.

Ils pourraient aussi tirer dessus... comme à Cluses !

A Hazebrouck, grève d'ouvriers tisseurs.

A l'issue d'une réunion qu'ils avaient tenue hier soir, les 200 grévistes du tissage Tersen ont brisé les portes et les fenêtres de la maison habitée par le directeur du tissage.

Il a fallu l'intervention de la gendarmerie pour rétablir l'ordre.

Et l'on sait chez les exploités ce que cela veut dire : *rétablir l'ordre*.

A Caudry, grève des ouvriers teinturiers et apprêteurs qui dure depuis bientôt deux mois.

A Lille, grève des ouvriers des usines Peugeot, fabricants de cycles, au nombre de 450 environ.

A Rochefort, les employés de magasin ont fait une manifestation pour obtenir la fermeture des magasins le dimanche.

A Castres, grève des ouvriers plâtriers qui réclament 0 fr. 50 d'augmentation par jour.

Et force m'est encore d'en oublier volontairement.

P. Delesalle.

Russie.

Enlèvement de la Sainte-Mère de Kazan. — Pauvre, pauvre sainte Russie ! Jusqu'aux dieux qui l'abandonnent !

Un télégramme de Kazan nous apprend que la célèbre Vierge Noire, propriété du couvent de Bogoroditzky, vient d'être enlevée par des voleurs. Cette icône avait une valeur matérielle considérable, représentée par les innombrables pierreries qui l'ornaient, cadeaux des empereurs et riches seigneurs russes. Elle avait aussi une non moins grande valeur religieuse, l'image jouissant du prestige de produire des miracles, tels que de rendre la vue aux aveugles, la parole aux muets, de guérir les paralytiques et autres maladies incurables. Chaque année, au 26 juillet, l'image est enlevée du couvent et promenée en grande pompe à travers la ville. Sur tout le parcours de la procession, des milliers et des milliers de pèlerins, accourus des environs, sont agenouillés, tête nue et des cierges allumés aux mains. Extasiés, ils supplient la Sainte-Mère de leur pardonner les péchés commis, et la prient d'intervenir pour eux auprès de son auguste Fils, moyennant offrande, offrande qui revient naturellement au couvent.

Toute une légende entoure cette sainte image qui compte parmi les reliques les plus célèbres de la pieuse Russie. Elle fut trouvée dans le sol de Kazan et sur son emplacement le couvent actuel fut élevé. Lors de la conquête de Kazan par Ivan le Terrible, en 1552, la Sainte-Mère lui fut d'un aide précieux, et depuis elle portait toujours bonheur aux armes russes.

Comment expliquer le vol de cette image? Il est impossible que des malfaiteurs se soient introduits et aient enlevé la Sainte-Mère. On ne peut pas raconter au peuple le vol d'une divinité. On lui dira que la Sainte-Vierge, touchée des malheurs de la patrie, est partie pour l'Extrême-Orient, aider Kouropatkine et Skrydlow dans leurs plans de massacres; en attendant, on lui présentera une autre icône que les pauvres paysans, dans leur ignorance, s'empresseront d'adorer et d'embellir de nouveaux cadeaux.

Le gouvernement, de son côté, se saisira d'une occasion aussi propice pour crier au peuple son impiété et sa trop grande tolérance pour les hérétiques. Les moujiks, excités et abrutis par l'alcool qu'on leur distribuera largement en guise de consolation, se jetteront sur la population tartare, polonaise ou juive, cet éternel bouc émissaire de l'autocratie russe, en extermineront une partie, et en attendant ne penseront pas aux échecs des armes russes. Il faut bien que l'Eglise prête aide et secours aux gouvernements dans l'abrutissement des peuples. Sans cela, elle n'aurait plus sa raison d'être.

Turquie.

Constantinople, 16 juillet 1904. — *La fête du 14 juillet.* — Cette année, le libre penseur Constans, qui dans un banquet récent a glorifié les bienfaits de la cléricaille en Orient, et a affirmé que sans elle c'en était fait du prestige de la France dans cette contrée, n'a pas voulu, comme de coutume, présider la réunion de la colonie française à l'occasion du 14 juillet. Il a préféré filer sur Paris avec l'espoir caché de décrocher un portefeuille dans le futur ministère. La fête n'en a pas moins eu lieu, et le même drapeau qui, au vendredi saint, porte le deuil du Dieu crucifié, et aux fêtes catholiques flotte si fièrement sur l'ambassade, a également déployé ses trois couleurs pour le jour du 14 juillet.

Dès 10 heures du matin, la salle des fêtes de l'ambassade était bondée de monde. Le chargé d'affaires, M. E. Bapst, présidait, entouré de tous les cagots de l'ambassade et du consulat — et ils sont nombreux. J'ai remarqué également des frocs, des soutanes. Des discours furent tout naturellement prononcés, mais pas un ne fit l'historique de la fête. Le second député, M. de Vendeuvre, en l'absence du premier député, n'a pas trouvé mieux que de surnommer l'alliance avec la Russie de « précieuse amitié qui a créé à la France une situation si belle et si grande que peut-être n'en avait-elle jamais connu de telle au cours de sa glorieuse histoire ». Ici je me permettrai de faire remarquer à M. le second député que ses connaissances en histoire sont médiocres. Du reste, cette petite phrase me démontre le bien fondé des louanges adressées par M. Constans aux institutions scolaires des Frères des écoles chrétiennes.

Dans sa réplique, le chargé d'affaires a qualifié la fête du 14 juillet, fête du drapeau tricolore, fête de patriotisme et de conciliation, « à laquelle aucun Français animé de sentiments généreux ne saurait refuser de s'associer ». Paroles sonores, si vous voulez, mais vides de sens.

S. M. I. le sultan, animé des sentiments généreux dont parlait si éloquemment le chargé d'affaires, a tenu à s'associer à cette fête, et a envoyé deux de ses chambellans porter ses félicitations à M. Bapst.

M. Bapst s'est empressé, dans la beuverie générale qui clôtura la fête, de porter son premier toast au sultan. Je m'attendais à ce que M. de Vendeuvre ajoutât : protecteur des lettres et des sciences, bienfaiteur de son peuple, toute la ritournelle enfin, mais le second député a été modeste et s'est contenté de vider son verre à la santé du chargé d'affaires et de l'ambassadeur absent.

La nuit, une fête eut lieu à la résidence d'été de l'ambassadeur. En ville, le jardin municipal des Petits-Champs était pavoisé et des feux d'artifice étaient tirés. L'orchestre exécuta la *Marseillaise* et l'*Hymne turc*, ce qui ne flatte guère une oreille attentive. L'*Hymne turc* est une suite de prières, de supplications pour la conservation des jours précieux du monarque, là où la *Marseillaise* crie sus aux tyrans et pousse à l'extermination des oppresseurs.

Mais le clou de la fête a été le salut de 21 coups de canon du drapeau républicain et révolutionnaire par le stationnaire du sultan rouge.

***

Malgré les agents civils nommés par les puissances européennes, malgré toutes les belles promesses du gouvernement turc, les mouvements insurrectionnels n'en continuent pas moins en Macédoine. C'est ainsi que le 2 juillet, plus de trente maisons furent pillées et incendiées à Gumendjé, dans le vilayet de Salonique. Le gouverneur de Salonique chercha à étouffer l'événement, mais l'inspecteur général l'apprit par ses agents civils. Le caimacam (sous-préfet) coupable fut destitué et livré aux tribunaux qui, sans doute, l'absoudront et le renverront à Constantinople, où l'attendent déjà une récompense et un grade supérieur.

Sur la ligne Salonique-Uskub, une mine de 10 kil. de dynamite fut découverte. Le bruit courut qu'elle était destinée aux agents civils en tournée d'inspection, mais il fut aussitôt démenti. Dans leur tournée d'inspection, les agents comptèrent 406 maisons incendiées.

Un nouvel attentat à la dynamite a été commis sur la ligne Salonique-Dédéagatch. Un poste militaire gardant la voie fut attaqué et eut trois soldats et un gardien blessés. Voilà pour la Macédoine.

Du côté de l'Arménie, j'apprends de source certaine que le parti hentchakiste (parti irrédentiste arménien) a envoyé aux différents ambassadeurs accrédités auprès du sultan, une circulaire réclamant la cessation immédiate des massacres de Sassoun, sous menace d'user de représailles en faisant sauter une ambassade quelconque. Les ambassadeurs remirent cette circulaire à la Porte, qui a immédiatement mis en arrestation arbitraire trois cents jeunes gens arméniens, résidant à Constantinople, et les exila, sans autre forme de procès, dans les différentes forteresses de l'empire. Elle a également redoublé la surveillance autour des ambassades, mais nous savons ce que vaut la surveillance en pareil cas.

En dernier lieu, j'apprends que le comité arménien s'est entendu avec le macédonien pour une action commune. Nous avons encore de beaux jours en perspective dans l'empire du sultan.

(20 juillet 1904.)

L'Alimentation du Nourrisson

(Suite) (1).

Je ne voudrais pas, en montrant les dangers du lait animal pour les jeunes enfants, laisser croire qu'il suffise d'élever ces enfants au sein pour les mettre à l'abri de toute maladie de cause alimentaire.

Il faut encore, et cela est évident, que le lait de la femme qui nourrit soit de qualité suffisante.

Mais il faut surtout qu'il soit donné à l'enfant en quantité et à intervalles convenables ; autrement dit, il faut que le nourrisson ait des repas réglés.

C'est là une condition indispensable à la santé de l'enfant; c'est, en outre, une condition indispensable à la bonne utilisation du temps de la femme qui nourrit, et que, pour plus de simplicité, je désignerai sous le nom générique de nourrice, même s'il s'agit de la mère de l'enfant.

L'observation montre que tous les enfants alimentés irrégulièrement digèrent mal, ont des renvois, de la rougeur de la peau aux fesses, aux jambes, parfois même des écorchures, que leurs selles sont irrégulières, d'abord insuffisantes, puis trop fréquentes, que les matières ont l'aspect grumeleux, verdissent au bout de quelques instants, sentent très

(1) Voir le n° 12.

mauvais; que ces enfants toussent fréquemment, ce qui fait dire aux parents qu'ils « ont la poitrine grasse », qu'ils ont des coliques, ce qui les fait souvent crier et fait dire aux parents « qu'ils sont méchants »; enfin qu'ils deviennent rapidement très gras, réalisant le type du « bel enfant » rêvé par toutes les mères, mais les exposent à fondre et à disparaître en quelques jours, à la moindre infection.

Ces beaux enfants sont des êtres dont la nutrition souffre. Et cela s'explique aisément. L'assimilation d'une certaine quantité du lait qui convient le mieux à l'enfant exige un certain temps, variable avec la quantité du lait, l'âge de l'enfant et ses aptitudes spéciales dépendant de son état général.

Si, pendant la durée de cet acte digestif, l'enfant absorbe une nouvelle quantité de lait, la digestion et l'assimilation de l'aliment sera troublée.

Ces troubles seront cependant assez légers pour ne se révéler par aucun symptôme frappant pour l'entourage : il n'y aura pas les symptômes qui caractérisent l'indigestion aiguë et l'enfant ne paraîtra pas en souffrir. Sa langue sera un peu blanche, il dormira d'un sommeil plus long, et se réveillera grognon, et en criant. Vite la nourrice mettra fin à ces cris en lui donnant à téter tant qu'il en voudra prendre. Les mêmes phénomènes se répéteront, mais de plus l'urine sera bientôt chargée de produits irritants résultant d'une imparfaite élaboration des substances nutritives : de là les rougeurs et excoriations de toute la peau baignée par cette urine, ce que les commères appellent des « feux de dents » même quand la première dent est encore bien loin de paraître. Le tube digestif est d'abord en état d'excitation anormale, ce qui produit la constipation. Puis il est fatigué et la digestion met de plus en plus longtemps à se produire et l'enfant fait des matières grumeleuses et mal liées où les commères découvrent les germes des dents. Enfin l'intestin est irrité : les matières apparaissent liquides et les selles fréquentes en même temps que peuvent se produire des vomissements de lait caillé et des coliques. Dans les circonstances défavorables, comme pendant l'été, l'infection se greffe sur cet état et emporte aisément l'enfant. Même s'il évite ces accidents, les substances alimentaires incomplètement élaborées, mal assimilées, ne profitent pas à l'enfant. Il fait de la graisse. Mais cette surcharge graisseuse dissimule l'insuffisance de formation des muscles et des os, cependant que le teint pâle de la peau atteste une circulation peu active dans les parties superficielles.

A cela peuvent se borner les dégâts : beaucoup d'enfants ont passé ainsi leur première année en état de malaises inaperçus ou dont la cause n'a pas été soupçonnée et, ayant eu la chance d'échapper aux diverses infections répandues dans les milieux humains, sont devenus des adultes en apparence bien portants. Cependant ils sont sujets à des indispositions fréquentes, résistent mal aux fatigues, ont l'humeur souvent sombre et le caractère inégal. Enfin ils subissent de bonne heure les atteintes de l'usure générale des organes et des tissus qu'on qualifie du nom de vieillesse.

Mais plus souvent les enfants mal nourris dans le premier âge, n'atteignent pas l'âge adulte sans encombre. Le rachitisme qui déforme les os, retarde le développement du squelette, s'oppose aux fonctions des membres et retentit sur le développement du cerveau, les atteint dès les premières années. Les maladies infectieuses les frappent plus fréquemment que les enfants bien nourris, prennent chez eux une allure plus grave, et les enlèvent en plus grand nombre.

Parmi ces maladies infectieuses, les plus à craindre chez les nouveaux-nés sont celles qui débutent par le tube digestif, et qu'on a appelées diarrhée verte des nouveaux-nés, choléra infantile, etc.

Certainement les enfants nourris au sein paient un tribut infiniment moindre à cette affection si souvent mortelle que les enfants nourris au lait animal.

Cependant elle n'est pas rare chez eux dans les mois chauds de l'année, pendant cette période désastreuse pour les petits; j'en vois trop souvent des exemples. Cela ne devrait pas se produire, et cela ne se produirait pas... si les nourrices savaient.

Si elles savaient bien tout le mal qu'elles font en donnant à téter à l'enfant tant qu'il en veut, souvent même plus qu'il n'en veut, elles ne l'exposeraient pas consciemment à tant de dangers. Mais elles ne savent pas. Quand on leur dit ce que j'écris en ce moment ou quand elles le lisent, car cela a déjà été rabâché, elles ne le croient pas. Elles croient bien plutôt les matrones, les grand'mères qui leur disent : « Donne-lui donc à téter à ce petit, tant qu'il en voudra, il n'en prendra jamais que ce qu'il lui faut. J'en ai élevé des enfants, moi, et je sais mieux ce qui leur va que des médecins qui n'en ont quelquefois pas à eux. »

Voilà le premier argument qu'on oppose au réglage des tétées : l'expérience des vieilles éleveuses.

Il porte parce que le public et souvent ces femmes elles-mêmes, ignorent ce que sont devenus les enfants qu'elles ont élevés, ou ne rattachent pas les maladies et les morts survenues chez eux aux troubles primordiaux de leur nutrition.

Un second obstacle dans le même sens et plus fort encore, c'est l'incapacité où sont les parents de laisser crier un enfant, soit par sensiblerie, soit tout simplement par désir d'avoir la paix. Le médecin a beau leur dire que l'enfant ne risque rien à crier, que les hernies sont provoquées par la laxité des tissus et les coliques provenant de mauvaises digestions, et jamais par les cris ; il a beau les supplier de patienter trois ou quatre jours au plus, qu'ensuite l'enfant criera infiniment moins qu'il ne l'a jamais fait, il est bien rare qu'on obtienne cette patience de la nourrice et surtout de son mari qui tient à dormir.

Remarquons que cet effort n'est nécessaire que dans le cas où il s'agit de régler un enfant qui jusqu'alors ne l'était pas.

Quand on a pris la précaution de le régler dès la naissance, on n'entend crier un nourrisson que s'il survient quelque phénomène anormal.

Il y a donc tout intérêt à bien faire dès le début. C'est le médecin qui a assisté la mère pendant ses couches qui doit lui indiquer la distribution des tétées.

Pendant le premier mois, l'enfant doit être mis au sein toutes les deux heures, de 6 heures du matin à 8 heures du soir, ce qui fait huit tétées pour la journée, et une fois au milieu de la nuit, entre minuit et une heure.

Pendant les mois suivants, les tétées seront espacées de deux heures et demie, en conservant la tétée de la nuit vers minuit.

Enfin, à partir de l'âge de 6 mois, l'enfant cessera de téter la nuit et ne prendra le sein dans la journée que toutes les trois heures.

Quant à la quantité de lait que l'enfant doit prendre à chaque tétée, on peut, si l'enfant a été réglé dès la naissance, le laisser au sein aussi longtemps qu'il le désire à chaque tétée. Son appareil digestif, dans ces conditions, fonctionne normalement et l'enfant ne boit que ce dont il a besoin.

Mais s'il s'agit de régler la nourriture d'un enfant qui a été auparavant mal alimenté, l'instinct du nourrisson n'est plus un guide auquel on puisse se fier. Il réclame souvent et prend beaucoup parce qu'il éprouve des tiraillements d'estomac et des malaises dus aux troubles déjà produits dans les fonctions digestives. Pour remettre cela en ordre, il faut avoir la fermeté de résister à ces demandes, de supporter les cris et peser l'enfant avant et après chacune des premières tétées pour s'assurer qu'il prend la quantité de lait qui lui convient.

Dans tous les cas, il faut que les nourrices, aidées du médecin, s'habituent à tenir compte des nombreux indices que j'ai énumérés et qui signalent le début de troubles intestinaux. Ils leur permettront d'établir la ration qui convient à chaque enfant et qui ne dépend pas seulement de son âge, mais aussi de sa capacité propre et de la valeur nutritive du lait de la nourrice.

Parmi ces moyens de contrôle, on accorde à la balance le premier rang.

Entre les mains du médecin, cet instrument rend de très grands services. Il lui fournit un des éléments précis pour apprécier l'état de la nutrition de l'enfant. Mais cette appréciation se base sur bien d'autres éléments et le médecin ne se laisse pas obnubiler uniquement par cette constatation du poids. C'est au contraire une fâcheuse tendance de la part des mères qui pèsent constamment leurs enfants de ne considérer que cette échelle des poids, de se désespérer si la courbe descend un jour ou monte trop brusquement un autre jour, même alors que l'enfant manifeste évidemment le meilleur état de santé. Cet exercice exige d'ailleurs de la part de celles qui s'y livrent beaucoup de temps et leur cause des appréhensions non justifiées.

Il est très utile de peser un nourrisson à intervalles réguliers, par exemple toutes les semaines, ce qui fournit une idée juste de son accroissement de développement. Ainsi disparaissent les inévitables irrégularités quotidiennes qui se fondent dans une moyenne seule utile à connaître.

Il faut n'accorder aux soins du nourrisson que juste le temps qui lui est strictement nécessaire. Peser un enfant avant et après chaque tétée, faire bouillir son lait dans ces prétendus appareils stérilisateurs qu'emploient maintenant presque toutes les mères, bercer l'enfant ou le tenir constamment dans les bras, tous ces soins inutiles ou même nuisibles à l'enfant accaparent complètement la nourrice et font de la maternité une chose de luxe permise seulement aux rentières.

Si l'on sait au contraire qu'un enfant qui a, à intervalles réguliers, sa ration de bon lait, n'a besoin d'autre chose que d'un bon lit où il soit à l'abri du froid ou du chaud et de tout danger extérieur, dès lors la nourrice a de longs moments de liberté qu'elle peut employer à son ménage, à travailler chez elle et même au dehors si elle pouvait faire garder son enfant à peu de frais et quitter son travail pour l'allaiter.

Dr E. D.

Erratum. — Dans le numéro 11, page 3, 3e colonne, il y a : « ou sera-ce la vie, l'émancipation des énergies, leur développement *local* et simultané ».

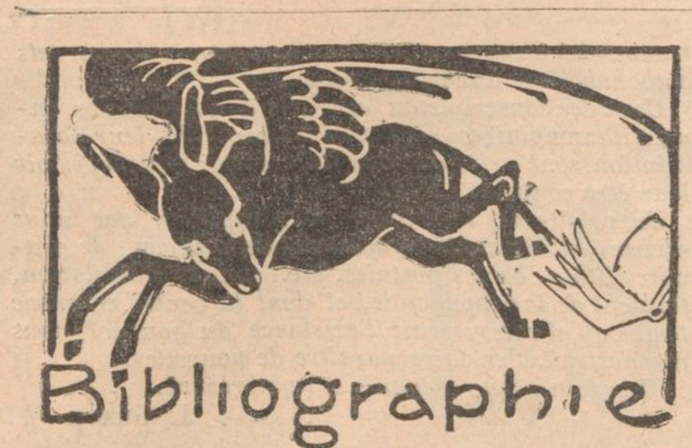
J'avais écrit *loyal*.

Entre le numéro 11 et le numéro 12, il doit manquer quelque chose en surcharge, dont je me souviens vaguement, au sujet de la force brutale. Quand je dis vaguement, c'est que, comme texte, je ne sais plus. Si je devais le remettre, j'écrirais :

« Les primitifs peuvent obéir à la force. L'homme obéit à sa conscience. »

Dr E. Ségard.

Je rappelle instamment aux abonnés qui renouvellent, mon appel de bien vouloir nous envoyer la dernière bande, afin de nous éviter une perte de temps inutile.



Sous ce titre, le *Livre d'or des Officiers français* (1), que le lecteur ne se trompe pas : c'est bien un récit des hauts faits de la soldatesque — et de la soldatesque la plus haut gradée, s'il vous plaît — que lui apporte le camarade Chapoutot ; mais ces hauts faits n'y sont pas arrangés et appréciés par des historiens qui ne peuvent rapporter un fait, surtout lorsqu'il s'agit de la gloire militaire, sans le commenter ou lui attribuer des causes ou des mobiles venant justifier leurs théories préconçues sur les « desseins profonds » d'hommes providentiels, le patriotisme touchant d'hommes dévoués, etc., etc. On connaît l'antienne.

Ce n'est pas non plus un de ces livres antimilitaristes qui commencent déjà à former un joli fonds de bibliothèque, et auxquels les défenseurs de l'armée reprochent du parti pris.

Non. L'histoire, ici, est écrite par ceux qui la firent. Les actes sont appréciés par ceux qui les accomplirent, par ceux qui aidèrent à les accomplir, ou furent à même de connaître leurs auteurs. Toutes chances d'être plus près de la vérité.

*
* *

Aux attaques formulées contre la guerre, contre l'armée, leurs défenseurs répliquent :

« L'armée est l'école de l'Honneur, du Patriotisme, du Dévouement, de l'Abnégation, et d'un tas d'autres vertus auxquelles on ne saurait mettre trop de capitales, car il est entendu que le militarisme les possède à un tel degré, qu'elles y passent à l'état d'entités !

« Il n'y a que les poltrons, que les sans-patrie, que les égoïstes pour oser dire du mal de ces institutions, sans lesquelles les peuples s'avachiraient dans la mollesse et l'inertie ! »

Les timorés et les timides qui ne veulent contrarier personne, nous disent : « Peut-être bien l'armée n'a-t-elle pas toutes les vertus qu'on lui attribue, mais, probablement, la faites-vous pire qu'elle n'est? D'autre part, si nous ne voulons pas être subjugués par des voisins sans scrupules, force nous est bien d'accepter ce « mal nécessaire », en nous contentant d'admirer cet idéal... irréalisable, hélas ! ou tout au moins si éloigné : un état social sans soldats ! »

*
* *

Tant que parlent seuls des adversaires, celui qui ne se donne pas la peine de réfléchir, pense avoir satisfait le bon sens, lorsqu'il veut faire preuve de largeur d'idées, en faisant la moyenne des opinions en présence, avouant que tout n'est pas pour le mieux, mais qu'il faut bien se plier à ce que l'on ne peut empêcher.

Et voilà justement où est le sel du livre du camarade Chapoutot, c'est que ce dernier n'y fait parler que des maréchaux, des généraux, de gros bonnets de l'armée qualifiée de grande par les chauvins, pour démontrer quelle en fut la quintessence. Ils sont donc qualifiés pour parler de la guerre et de l'armée.

Hé oui ! les personnages que l'ami Chapoutot a pris à charge de présenter au lecteur, ne sont pas des personnages inventés pour leur faire exprimer sa propre façon de penser. Ce sont des gens ayant vécu les faits dont ils parlent, ayant pignon sur l'histoire. C'est armé d'une seule paire de ciseaux que notre auteur a arrangé les pages de son livre ; c'est dans les mémoires, dans la correspondance de ceux qu'il voulait peindre, qu'il est allé chercher les matériaux de l'acte d'accusation qu'il voulait dresser contre l' « Infâme ». Et, lorsqu'on l'aura lu, on reconnaîtra que ceux qui n'ont apporté que leur imagination contre l'institution dont chacun souffre, dont chacun se plaint lorsqu'il est forcé d'en supporter les conséquences, mais contre la tyrannie de laquelle très peu osent se révolter, ne l'ont nullement calomniée.

*
* *

Car, voyez l'esprit diabolique de l'auteur : non content d'amener à la barre des gens qualifiés, honorés, qui ont donné leur nom à des rues, à des places, à des boulevards, dont la statue se dresse sur les places publiques, à plusieurs exemplaires pour quelques-uns, auxquels l'histoire — l'histoire officielle — décerne les qualificatifs de grands hommes, de braves, de héros, il choisit ses exemples dans la période la plus admirée de notre histoire, admirée non seulement par ceux qui font profession de chanter les louanges de l'armée et de la guerre..... quand elle se fait loin de chez eux, et que ce sont les autres qui sont forcés de la faire — mais aussi par nombre de gens qui veulent bien admettre que la guerre, le militarisme pourraient bien, après tout, n'être que des survivances de l'antique barbarie, mais qu'un peuple se doit à lui-même de respecter les pages glorieuses de son passé, d'honorer ceux qui défendirent le pays et le firent grand !

*
* *

Phrases creuses que tout cela. On en comprendra tout le mensonge, en lisant les aveux que l'auteur a su aller repêcher dans les *Mémoires* ou *Correspondances* publiés par ceux — ou leurs descendants — qu'il traîne au pilori ; on verra ce qu'il faut penser de la guerre susciteuse d'énergie, de l'armée, école de l'honneur, de l'abnégation et du désintéressement.

La guerre, on l'a dit, et ceux qui la firent l'avouent, engendre la sauvagerie, la misère physique, matérielle et morale.

L'armée, — on l'a dit, et ce sont des maréchaux, des généraux qui viennent le certifier, — par sa hiérarchie, par sa discipline, par ses enseignements, ne peut susciter que le servilisme, le mensonge, la cupidité, et toutes sortes de dépravations.

Avec la guerre entrent en scène le meurtre, le vol, le viol, actes peu propres, on l'avouera, à améliorer le caractère moral de ceux qui les accomplissent.

Si l'on peut citer de soldats des actes de courage et d'abnégation, c'est que, dans toutes les situations, l'homme obéit souvent à des impulsions contraires au milieu qui l'entoure, mais l'armée tend surtout à développer des sentiments qui ravalent l'homme au niveau de la brute. Voilà ce que viennent déclarer ceux qui firent de la guerre un métier, et furent des soldats par excellence.

*
* *

Peguy a eu l'excellente idée de réimprimer *Le Prologue d'une révolution* (1), le livre, devenu introuvable, de Louis Ménard. Livre de courage, car c'est au lendemain des journées de juin que l'auteur, prenant la défense des persécutés, osa le publier.

J. GRAVE.

Nous avons reçu :

Le choix de la femme (roman), par P. Pourot ; 1 vol., 3 fr. 50, chez Dujarric, 50, rue des Saints-Pères.

Lettre à M. Raoul Gineste, par J. E. Lagarrigue ; 1 broch., Santiago.

El sindicato, par E. Pouget ; à *Tierra y Libertad*, 1 Cristobal Bordin, Madrid.

L'éducation sociale du peuple et l'échec des U. P., par M. Duhamel ; 1 broch., 0 fr. 30, à *La Pensée*, 28, rue Berthollet.

Leyendas de la Humildad, por F. Basterra ; 1 broch., chez Garcia Hermanos, Esmeralda 445, Buenos Ayres.

Productores, zanganos, e parasitos, por Lisperguer ; 1 broch., San Pablo 17-18, Santiago, Chili.

Administration estrada cabrera, por Felipe Estrada Paniagua ; 1 vol., *Impresa Nacional*, Guatemala.

La preparacion del porvenir, por J. Grave ; Biblioteca Juventud libertaria, Barcelone.

De New-York à la Nouvelle-Orléans, par J. Hurel, 1 vol., 3 fr. 50, chez Fasquelle.

Un héros de notre temps, par Lermontoff, chez Stock.

Actualités scientifiques, par M. de Nansouty, 1 vol., 3 fr. 50, chez Schleicher, 15, rue des Saints-Pères.

Louis Blanc, par Tchernoff, 1 brochure, 0 fr. 50, à la Société nouvelle d'éditions ; 17, rue Cujas.

Le Livre des Mille et une Nuits, tome XV, traduction Mardrus ; 1 vol., 7 fr., chez Fasquelle.

Por la muerte de los idoles, 1 broch., Barcelone.

CORRESPONDANCES & COMMUNICATIONS[1]

Nous insérons cet appel signé par des révolutionnaires russes et dont, pour les raisons que l'on comprendra, nous ne donnons pas les noms.

A tous les camarades anarchistes !

Camarades ! Nous venons de former le groupe *Anarchie* en vue de créer une littérature scientifique et populaire anarchiste pour venir en aide aux pionniers de la propagande anarchiste en Russie dans leur travail immense et dur qu'ils viennent d'entamer. Nous disons « dans leur travail immense et dur » ; et nous sommes convaincus que personne ne contestera la vérité de ces paroles. Sur qui se ruent avec tant de brutalité et de férocité les capitalistes et leurs laquais — l'Etat tout entier, — sinon sur les anarchistes ! Nos camarades anarchistes peuvent-ils compter, à l'exemple de beaucoup d'autres partis socialistes, sur le concours des libéraux ? — Assurément non ! Notre tactique est trop destructrice ; immense est aussi l'abîme que nous avons creusé entre le capital et le travail, et trop implacable notre haine envers les bienfaits « de la culture et de la démocratie » pour que les libéraux propriétaires et leurs idéologues ultra-radicaux profèrent en notre faveur d'autres choses que le classique « à mort !... »

Et si nos camarades se sont mis à l'œuvre, s'ils se soutiennent par la foi ferme qu'un jour le Carthage bourgeois — le Capital et l'Etat — sera détruit, ce n'est que la conception anarchiste avec sa tactique destructive et constructive en même temps, avec son idéal aussi profond que simple, qui peut déployer toutes les énergies des masses pour produire un travail immense et systématique, nécessaire dans la grande lutte à soutenir jusqu'au détrônement du veau d'or.

L'expérience de l'Europe occidentale nous encourage. Le fait est que l'anarchisme grandit de jour en jour dans les pays occidentaux. Salué par les amis et maudit par les ennemis, il se développe en un mouvement grandiose. Et rien d'étonnant ! La démocratie a fait faillite, elle a montré toute son incapacité sociale. Ce n'est pas par des pierres, mais par une grêle de balles de nouveau système que le parlement a répondu au prolétariat demandant du pain !

De plus en plus l'ouvrier européen s'habitue à comprendre qu'il est dupe de tous les hâbleurs qui lui promettaient tous les bonheurs possibles du suffrage universel ; il comprend que ce n'est que la révolution qui peut le sauver de la dégénérescence et lui permettre d'attaquer victorieusement enfin les fortifications bourgeoises.

En Allemagne même, dans cette heureuse Arcadie de 83 députés et 3 millions d'électeurs social-démocrates, même là on commence à se demander : Aboutira-t-on à quelque chose par ces hâbleries « scientifiques ? » — A rien, parce qu'on s'est désarmé pendant la guerre, parce qu'on a rendu le socialisme pour le pouvoir démocratiquement assaisonné !... Là aussi la grande clameur de mécontentement commence à monter, et on salue l'aube nouvelle de l'Anarchie.

En France, aux orgies sauvages et escroqueries des parlementaires, à l'impuissance et à la chétivité des socialistes « orthodoxes » et opportunistes, le mouvement prolétarien a également répondu par la renaissance du syndicalisme révolutionnaire qui, sous l'influence vive de l'Anarchisme, s'est fait connaître déjà dans la lutte systématique, opiniâtre et vraiment révolutionnaire des grèves. Faut-il insister sur le mouvement qui se déploie actuellement en Espagne et en Italie ?

Et en Russie, que fait-on ?

Là, ce sont Messieurs les social-démocrates et les socialistes-révolutionnaires qui opèrent. Ceux-là en soutane rouge accomplissent une opération démocratique douloureuse de l'âme et de la pensée du prolétaire : leurs démonstrations « scientifiques » ne permettent pas encore aux ouvriers de lever la main sacrilège sur la propriété privée ; l'ouvrier doit tout d'abord contribuer au développement de la culture du pays, il doit servir « d'avant-garde »... à la dictature bourgeoise !...

---

(1) Un volume, 2 fr. 75 franco, aux *Temps Nouveaux*, 4, rue Broca.

(1) *Cahiers de la Quinzaine* de juin, prix 4 francs.

(1) Il nous manque un dessin pour cette rubrique.

Ceux-ci se distinguent par leur attitude ambiguë; ils flirtent avec tous les partis « terroristes » jusqu'à l'avènement de la « suprématie populaire », ils ne se contentent pas d'une révolution bourgeoise, mais... ils ont pour toutes leurs revendications des réformes identiques à celles de la social-démocratie pour les villes, et « la socialisation du sol » — l'essence bourgeoise et étatiste sous le vernis socialiste — pour la campagne!...

Et les masses cherchent toujours... La pensée prolétarienne se débat dans les ténèbres, elle cherche fiévreusement de nouvelles issues. Par les grèves générales, le prolétaire russe a montré sa force, la grandeur de la lutte ouvrière.

Qui peut formuler les aspirations des masses? Qui peut trouver une devise convenable à la lutte des masses? Ou bien, faut-il contempler de sang-froid cet odieux spectacle des bacchanales organisées par les démocrates en vue d'exploiter et de détourner de leur but toute l'action et la conscience de ces masses?

Non! L'anarchisme qui a proclamé la lutte contre tous les exploiteurs et contre tous les Etats, trouvera enfin cette devise suprême de la lutte ouvrière et contre toutes les tendances d'adoucir la haine de classe par le miel démocratique. Et alors une force nouvelle et vive sera imprimée au mouvement des masses qui répondront par leur voix puissante à l'appel anarchiste...

Nos camarades se sont mis à l'œuvre. Assurément, ils comptaient sur notre concours et ils en avaient parfaitement le droit. Le concours général, et large, de toutes les bonnes volontés est nécessaire maintenant. Mais notre groupe « Anarchie » se borne à créer une littérature scientifique et populaire. Et cela est nécessaire, car la littérature est une arme puissante et indispensable, quoique élémentaire, pour élargir et fortifier notre influence.

Camarades, nous sommes profondément convaincus que chacun de vous ne tardera pas à nous venir en aide. Nous croyons que vous prêterez votre concours constamment et régulièrement... Nous espérons qu'en combinant nos forces, nous nous créerons cette arme spirituelle dont le défaut rend inévitablement impuissante l'importance et la force des armes réelles. Et cette combinaison des forces morales et physiques rendra l'anarchie capable d'atteindre notre but suprême, celui de créer le paradis du travail et l'harmonie universelle sur les ruines de l'esclavage et de l'exploitation.

A bas la tyrannie du capitalisme et de l'Etat!

Vive le mouvement ouvrier international anarchiste!

Groupe de l'édition « *Anarchie* ».

S'adresser pour toutes les correspondances venant de l'étranger à la rédaction des *Temps Nouveaux*, 4, rue Broca, Paris.

Le groupe *Anarchie*.

Association Internationale Antimilitariste des Travailleurs.

La fête du 7 Août.

Les membres de l'Université populaire *Germinal*, 37, rue Sadi-Carnot, à Nanterre, ont organisé en faveur du Comité national de l'Association, une fête champêtre qui aura lieu le 7 août dans les jardins de l'U. P. et à laquelle les camarades parisiens sont invités à prendre part.

Le programme, dont nous donnerons le détail dans le prochain numéro, comprendra une brève causerie :

La Nouvelle Internationale

par les camarades Henri Duchmann, rédacteur au *Libertaire*, et Miguel Almereyda, secrétaire, pour la France, de l'A. T. A.

La causerie sera suivie d'une représentation donnée par le groupe théâtral de l'U. P. Zola. Des chants et des récits termineront cette fête.

Afin de conserver à cette manifestation un cachet familial, les membres de *Germinal* informent les camarades désireux de prendre leurs repas à la campagne, qu'ils mettent gratuitement à la disposition de ceux qui apporteront des provisions, des couverts et tout le confort possible. Les repas, dont le prix est fixé à 1 fr. 50, seront préparés pour les camarades qui voudront bien prévenir quelques jours à l'avance.

Nous donnerons, en même temps que la composition du programme, l'horaire des trains et le lieu de rendez-vous pour les camarades parisiens. Il faut que cette première fête de l'Association antimilitariste soit une grandiose et cordiale manifestation.

Les camarades des U. P. d'Argenteuil, de Villeneuve-la-Garenne et de l'Ile Saint-Denis, de Bezons, de la Garenne-Colombes, etc., sont spécialement invités.

Les adhésions sont reçues au *Libertaire*, 15, rue d'Orsel, à l'U. P. *Germinal*, et au siège de l'A. I. A., 45, rue de Saintonge (Maison commune).

Nouvelle tournée Louise Michel-Girault. — Louise Michel devant se rendre cet hiver en Algérie, accompagnée de Girault, désire s'arrêter, pour y conférencier, dans les villes suivantes :

Ivry. — Aubervilliers. — Argenteuil. — Montargis. — Nevers. — Moulins. — Montluçon. — Commentry. — Clermont-Ferrand. — Alais. — Bessèges. — Nîmes. — Vauvert (Gard). — Cette. — Mèze. — Pézenas. — Béziers. — Coursan. — Narbonne.

Les camarades de ces localités qui peuvent et désirent organiser les réunions sont priés d'écrire de suite à E. Girault, 67, rue de Buffon, Paris.

Un groupe de camarades d'Amiens croit utile d'informer les camarades de partout qu'ils n'ont rien de commun avec le nommé Albert Lucas, peintre, qui a quitté la localité.

Causeries populaires du XIe, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 3 août, à 8 h. 1/2, causerie : « Histoire du congrès antimilitariste, par un camarade qui n'y a pas été, et n'a vu personne en revenant. »

Causeries populaires du XVIIIe, 30, rue Muller. — Lundi 1er août, à 8 h. 1/2, causerie sur « les théories anarchistes ».

Jeunesse Syndicaliste de Paris. — Lundi 1er août, causerie par le camarade Frimat. Sujet : Une révolution à faire dans l'organisation ouvrière. — Commentaire sur la brochure du camarade Biais. — Controverse sur le syndicalisme entre les camarades A. Keufer, secrétaire de la Fédération du Livre, et V. Griffuelhes, secrétaire de la Confédération du Travail, le vendredi 29 juillet, à 8 heures du soir, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple.

Entrée : 0 fr. 30 pour couvrir les frais.

Les Libertaires de Saint-Ouen. — Causerie entre camarades, salle Gambrinus, 16, avenue des Batignolles, le samedi 30 juillet, à 8 h. 1/2 du soir.

Marseille. — Réunion samedi 30 juillet, à 9 heures du soir, bar Frédéric, rue d'Aubagne, 11. Mesures à prendre au sujet des résolutions du congrès d'Amsterdam.

Par convocation spéciale, les groupements de notre ville ont été invités.

A NOS LECTEURS

Comme je l'ai annoncé dans le dernier numéro, je fais tirer un mille de plus cette semaine, et déposer le journal dans de nouvelles localités.

Nous avons usé toutes nos ressources ; si nous ne voulons pas revenir à notre point de départ, c'est-à-dire supprimer une semaine sur deux soit le supplément, soit quatre pages du journal, il nous faut trouver tout de suite mille acheteurs de plus.

Nous voici arrivés à la fin des six mois d'essai que nous avions demandés. Nous n'avons pas à nous plaindre ; grâce aux concours dévoués que nous avons rencontrés, l'essai a marché sans difficultés pendant ces six mois. Mais six mois d'efforts c'est long. La fatigue se fait sentir chez certains. Les dernières souscriptions promises ont bien du mal à rentrer.

Sur 138 souscripteurs ayant promis de verser, pendant six mois, différentes sommes s'élevant à un total de 2.056 francs, il nous est rentré 1.361 francs. Là-dessus 30 souscripteurs se sont complètement libérés, 91 ont fait de un à cinq versements, 17 n'ont plus donné signe de vie. L'augmentation de vente, de quelques abonnements et de quelques camarades ayant versé plus qu'ils n'avaient promis, ont heureusement suppléé aux souscriptions retardataires.

Ces souscriptions en retard viendront si elles peuvent ; ce que je demande à tous ceux qui s'intéressent à la propagande du journal, c'est de redoubler d'efforts pour faire augmenter la vente, et surtout de nous trouver des abonnés nouveaux. Nous tenons des carnets d'abonnements à leur disposition.

Ceux des souscripteurs auxquels il est fait des envois d'exemplaires en remboursement de leur souscription, sont priés de nous faire savoir si l'envoi doit leur être continué.

Je profite de l'occasion pour rappeler que nous sommes encombrés de brochures, de volumes, de gravures lithos, cartes postales, etc., qui, en circulation, feraient de la propagande, et dont la vente, en même temps qu'elle assurerait l'existence du journal, nous permettrait d'en faire paraître de nouvelles.

Encore un coup d'épaule et ça marchera.

J. Grave.

EN VENTE

Notre supplément fondé pour enregistrer les aveux que les bourgeois laissent, parfois, tomber sur leur mauvaise organisation sociale, est une mine précieuse à consulter. Seulement ces aveux étant publiés au hasard des recherches ou de la rencontre, les sujets y sont pêle-mêle, répartis sur 20 années d'existence, ce qui rend les recherches difficiles.

Pour parer à cet inconvénient, j'ai entrepris de réunir en volume les articles par sujets. Il a déjà été publié, sous le titre de *Bibliothèque documentaire*, deux volumes : *Guerre-Militarisme* et *Patriotisme-Colonisation*, dans lesquels sont contenus les extraits de près de 400 auteurs différents, tant anciens que modernes, ayant écrit sur les sujets qui font les titres des volumes.

Chaque volume, édité sur beau papier, illustré de dix dessins hors texte dus au crayon de Heidbrinck, Hénault, Hermann-Paul, Jehannet, Steinlen, Lefèvre, Luce, Signac, Vallotton, Willaume, Agar, Angrand, Couturier, Cross, Jourdain, Lebasque, Roubille, gravés par Berger, est vendu 9 francs en librairie, mais à ceux qui prendront les deux, ils seront laissés à 15 francs les deux.

Le troisième en préparation, sur *La Religion*, sera publié sitôt que nous aurons soldé les dettes des deux premiers. Suivront ensuite : *La Famille*, *Le Parlementarisme*, *La Magistrature*, etc.

VIENT DE PARAITRE

Responsabilités, drame social en 4 actes, par J. Grave ; 1 brochure chez Stock, franco 2 francs.

Le Livre d'Or des officiers français de 1789 à 1815, d'après leurs mémoires et souvenirs, par Henri Chapoutot, préface par J. Grave. Le titre est un peu long, mais il indique où l'auteur a puisé les faits qu'il présente. Edition des *Temps Nouveaux*, 1 vol, franco, 2 fr. 75.

J. S., à Saint-Imier. — Tout reçu. Merci.

Quelqu'un de nos lecteurs à Sens, si toutefois il y en a, voudrait-il entrer en relations avec nous?

G., à Philippopoli. — Votre abonnement se terminera fin novembre.

C. L., à Larçay. — Je réexpédie le numéro. L'envoi avait été fait.

C., au Chambon. — Changeons l'adresse, mais une autre fois envoyez-nous, sinon la bande, au moins son numéro, cela nous évite une perte de temps.

G., Saint-Jean de la Ruelle. — Nous pouvons vous fournir tous les volumes que vous voudrez.

P., Lorient. — Trop tard pour ce numéro. La semaine prochaine.

Reçu pour le *Pioupiou de l'Yonne* : H., à Nancy, 1 fr.

Reçu pour le journal : P. V., à Pittsburg, 6 fr. 30. — R. B., San Francisco : excédent d'une commande de livres, 25 fr. — J. S., à Saint-Imier, 3 fr. — Deux amis de Dortain, 1 fr. 50. — L. C., à Montevideo, 7 fr. — G., par A., 4 fr. — L. C., 1 fr. — H., à Nancy, 1 fr. — Larchevêque, 2 fr. — Merci à tous.

J. P., à Saint-Paul-en-Jarey. — J. L., à Brest. — M. C., à Nesles. — E., à Limoges. — L., à Epinal. — S., à Gouda. — H. C., à Sousse. — T. H., à Villes. — K., à Lorient. — D., à Masseret. — L., à Suippes. — V., à Nîmes. — E. M., à Laxou. — Reçu timbres et mandats.

Le Gérant : J. Grave.

PARIS. — IMP. CHAPONET, RUE BLEUE, 7.